

CLOUGH, Shepard B., *The Rise and Fall of Civilization: An Inquiry into the Relationship between Economic Development and Civilization*. New York: McGraw-Hill Book Company, 1951. 291 p.

Michel Brunet

Volume 6, Number 4, mars 1953

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301560ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301560ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brunet, M. (1953). Review of [CLOUGH, Shepard B., *The Rise and Fall of Civilization: An Inquiry into the Relationship between Economic Development and Civilization*. New York: McGraw-Hill Book Company, 1951. 291 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(4), 577–578.
<https://doi.org/10.7202/301560ar>

CLOUGH, Shepard B., *The Rise and Fall of Civilization: An Inquiry into the Relationship between Economic Development and Civilization*. New York: McGraw-Hill Book Company, 1951. 291 p.

Auteur de plusieurs volumes consacrés à l'histoire économique (*An Economic History of Europe; History of the Flemish Movement in Belgium; France, 1789—1939; A Study in National Economics*), le professeur Clough s'est demandé quelles relations existent entre le développement économique d'un peuple et la richesse de sa civilisation. Son enquête et ses conclusions intéresseront tous les étudiants de l'histoire.

A l'échelle humaine, une civilisation se juge d'après ses réalisations dans le domaine esthétique et intellectuel et d'après le degré de sécurité physique et sociale qu'elle procure à ses membres. Les plus hautes civilisations sont celles dont les représentants les plus éminents ont créé des chefs-d'œuvre en architecture, en peinture, en littérature, en sculpture, en musique, en philosophie, en sciences. Pour atteindre à ces sommets de la production artistique et scientifique, un peuple doit avoir appris à utiliser au maximum son milieu humain et physique. Le peuple qui ne réussit pas à contrôler son milieu ne peut pas créer une civilisation supérieure, car il est privé des assises matérielles nécessaires à l'épanouissement de sa culture originale.

La prospérité économique fournit ces assises matérielles indispensables. L'auteur reconnaît que les peuples matériellement prospères n'ont pas nécessairement une civilisation remarquable. L'exemple classique demeure

celui des Carthaginois. Cependant, l'histoire démontre que les peuples pauvres n'ont jamais atteint à un haut niveau de civilisation. Une culture, qui est la manifestation intellectuelle d'une civilisation, ne se conçoit pas sans l'accumulation d'un surplus économique, sans la division des tâches et sans l'existence d'une classe ayant des loisirs. Un peuple vivant en économie semi-fermée et dont les membres adultes dépensent tous leurs talents et toutes leurs énergies à gagner péniblement leur subsistance et celle de leurs familles, ne dispose d'aucun surplus économique. Impossible pour ce peuple infortuné de se donner une pléiade de savants et d'artistes encouragés et compris par un public cultivé ayant le temps de s'intéresser aux choses de l'esprit. On comprend pourquoi les sociétés dont la vie économique repose exclusivement sur l'agriculture, la chasse et la pêche, ne peuvent pas développer une civilisation très avancée.

Seuls le grand commerce et l'industrie assurent à un peuple le surplus économique dont il a absolument besoin pour entretenir et enrichir sa culture. C'est pourquoi les villes, centres commerciaux, financiers et industriels, ont toujours joué un rôle primordial dans le développement des civilisations. A l'époque de la Grèce antique comme dans notre monde contemporain. Parce qu'elles ont une économie plus évoluée que celle des milieux ruraux, les villes offrent à leurs habitants des carrières variées. Cette liberté de choix favorise la division des tâches. C'est parmi les populations urbaines que se recrute la classe ayant des loisirs. Les villes donnent naissance aux institutions culturelles et les soutiennent: bibliothèques, musées, universités, écoles spécialisées, laboratoires de recherches, théâtres, orchestres symphoniques, etc. Les institutions hospitalières et charitables se développent dans les centres urbains. Ceux-ci sont habituellement le siège des grandes manifestations religieuses. Les grands courants de l'histoire et de la pensée humaine prennent origine dans les villes, celles-ci étant moins fermées que les campagnes au progrès et aux idées nouvelles. Rappelons, par exemple, que les premiers chrétiens furent des citoyens. Toute la vie religieuse des débuts du christianisme se concentra, en effet, dans les villes. On peut dire que dans presque tous les domaines l'initiative appartient aux populations urbaines. Draineuses des ressources humaines et matérielles d'une région ou d'un pays, les villes — en dépit des tares et des laideurs que leurs détracteurs s'empressent de leur reprocher — constituent l'élément dynamique de toute civilisation. Les sociétés privées d'une vie urbaine ne sont qu'à demi-civilisées.

Le livre de M. Clough n'apporte aucune révélation sensationnelle. Telle n'était pas, d'ailleurs, son intention. Il a simplement voulu rappeler certains faits essentiels de l'histoire des civilisations. Les historiens qui n'en tiennent pas compte s'exposent à soutenir des thèses puérides sur l'évolution historique des sociétés humaines.

Michel BRUNET

*Institut d'histoire,
Faculté des Lettres,
Université de Montréal.*